

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 34

Artikel: Onna demeindé ein mariadzo
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210632>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

assez indiscutable pour que celui qui la détendra puisse imposer sa volonté aux autres peuples, grands et petits. L'Europe est lasse de ce régime, qui paralyse tout essor, attise dans les cœurs des haines toujours menaçantes et y entretient des fermentations de révolte et de revanche.

En dépit des deuils innombrables et cruels qu'elle laissera derrière elle, en dépit des désastres de tout genre qui en résulteront pour tous les pays européens, pour ceux même qui n'auront pas pris part à la lutte, cette guerre, si elle réalise un progrès dans la voie d'une entente des nations, n'aura-t-elle pas, bien mieux que par ses seules atrocités, mérité une place à part dans l'histoire du monde ?

Or, quand se posera cette question à l'Europe, il importe qu'on puisse, sans réserve aucune, donner la Suisse en exemple. Et cet exemple vaudra mieux que les raisonnements les plus savants, les adjurations les plus éloquentes.

Et il ne faut pas que quel'un puisse répliquer : « Mais, les Suisses, ne s'entendent pas tant que cela. Ils sont soumis à de mêmes lois, ils marchent sous un même drapeau, mais ils ne sont pas un même cœur. Pour séculaire qu'elle soit, leur union est plus apparente que réelle; et patati, et patata. »

L'entraînement que nos troupiers de toutes armes et de toutes classes d'âge ont mis à répondre à l'appel du drapeau; la résignation du peuple à accepter les sacrifices nombreux et importants que lui imposent les circonstances et la sécurité du pays; l'empressement avec lequel, de tous les coins du monde, d'au-delà même des mers, sont accourus pour rejoindre leurs régiments, les Suisses qui étaient en séjour ou fixés à l'étranger, sont une précieuse manifestation de notre attachement unanime à la petite, mais belle Patrie qui nous est échue en partage.

Tout donc, en ces jours graves, nous convie à une étroite union, à être Suisses avant tout; Suisses, de Suisse, sans acception de races, de langues ou de confessions. Celui-là fait œuvre mauvaise, qui, en ce moment, réveille d'anciens dissentiments ou de mesquines divergences de tempérament et de mentalité. L'heure est à l'oubli de tout cela; elle est à la main loyalement tendue, sans réticences.

La prudence dans l'appréciation des événements et dans l'expression de nos sympathies, à laquelle nous oblige la neutralité, correctement observée, et la courtoisie envers les belligérants qui nous entourent, nous est imposée à nous-mêmes, Suisses, les uns envers les autres, afin de prévenir tout désaccord. Plus que jamais, nous devons être, du Rhône au Rhin et aux lacs ensoleillés du Tessin, un peuple uni dans l'amour commun de la Patrie. Notre véritable force, comme notre raison d'être, sont dans cette union.

Soyons Suisses, avant tout, et, en cette qualité, citoyens du monde, auquel nous devons donner un exemple probant de la possibilité d'une entente entre les éléments si divers qui le composent.

J. M.

On bilan.

Lâi a dâi dzeins qu'ont l'esprit prâo bin fé po se conteintâ dè tot, et qu'ont mémameint adé onna rizarda à derè quand bin seimbiè que dussont ètrè ein couson po lào viâ dè ti là dzo.

— Y'é fé mon bilan, se desâi l'autro dzo lo père Guétson à son vesin.

— Coumeint vo z'âi fé voutron bilan ?

— Et oi. Y'é comptâ que mè restè on franc cinquanta à medzi per dzo.

— Eh bin, vo n'âi pas dè quiet vo pleindrè, et y'ein a bin que n'ein ont pas atant.

— Eh bin vâi, mâ mè foudràî mourî sta né!

LA MOBILISATION SUR L'ALPE

Sous un ciel du Midi, les chalets serrés autour de l'église à la flèche de pierre, montrent leurs façades de mélèze culottées par le soleil et par l'âpre souffle tombant des glaciers. Ainsi que les citadins au milieu des montagnards, deux ou trois grands diables d'hôtels rompent désagréablement l'harmonie du tableau. Le calme du village n'en persiste pas moins. Rares sont les villégiateurs, et ils ne font pas plus de bruit que les guides plantés au coin des rues, attendant le bon plaisir de quelque ascensionniste. Les bambins eux-mêmes sont sages comme des anges. Sans les femmes et les mulets, l'alpestre bourgade serait plus morte que Bruges la morte ou que nos petites villes à l'heure du sermon dominical. Les femmes se livrent ici au pénible labeur des champs. Quand elles ne cheminent pas derrière les mulets enfouis sous les énormes bêtes d'un foin aussi odorant que le thé de Chine, on les voit, la taille droite sur leurs montures, défiler le long des venelles, plus fières que des reines, fleurs de robustesse et de dignité des antiques races. En les portant, mules et mulets semblent trotter plus allègrement, et il y a je ne sais quelle intime concordance entre leur allure et l'air noble des amazones.

Les sabots ferrés martelaient comme de coutume le pavé raboteux, la veille du 1^{er} août, quand soudain se rompit leur cadence. Que se passait-il ? D'un bond léger, les femmes ont mis pied à terre et, le licol au bras, accourent vers les hommes, immobiles au seuil des boutiques. Au milieu des groupes, l'unique gendarme de l'endroit, la mine importante, va et vient à longues enjambées, apparaissant, disparaissant, réapparaissant, comme s'il voulait être partout à la fois. Ça et là, des étrangers déplient fébrilement les journaux apportés par le courrier du soir. Mais les journaux sont ceux d'il y a vingt-quatre heures et ils ne disent rien qui puisse troubler la vie pastorale. L'émotion vient d'une dépêche du chef-lieu annonçant la mise sur pied de toutes les troupes de la Confédération. Le landsturm s'assemblera déjà demain, avec armes et bagages. Quarante-huit heures après, ce sera le tour de l'élite et de la landwehr. Pourquoi cette levée en masse ? Le pays est donc en danger ? Mais qu'est-ce qui le menace ? Et, à la lueur des étoiles, hommes et femmes de discuter gravement dans leur patois sonore comme de l'italien.

1^{er} août. Sous un gai soleil éclate la blancheur des cimes. Pourquoi faut-il qu'à leur rayonnante beauté ne réponde pas l'allégresse des cœurs ? Muettes et les yeux humides, les montagnardes sanglent leurs mulets et s'éparpillent dans les prairies, où s'achève la fenaison. Une centaine de vieux troupiers flânent en attendant leur chef, qui, du bas de la vallée, mettra six longues heures pour les rejoindre. Ayant manqué la diligence, il arrive à pied, en civil, une valise à la main. Mais on n'est pas en Prusse, et puis à la guerre comme à la guerre ! Les nouvelles qu'il apporte ne sont pas rassurantes. Il paraît que l'Europe est sens dessus dessous et qu'on va se battre tout autour de chez nous, si ce n'est même sur notre territoire. A la capitale du canton, les pièces d'or et les écus se sont éclipsés comme par enchantement, si bien que dans toute la ville on ne trouve pas à changer un billet de cinquante francs de notre solide Banque nationale. Les plus fortunés des habitants font d'énormes approvisionnements de vivres de toute sorte, comme s'ils étaient menacés d'un long siège, et le prix des denrées augmente d'une heure à l'autre.

Cependant, le landsturm s'est organisé. Il montera le lendemain à quatre heures de marche du village pour arrêter l'armée de Victor-

Emmanuel, au cas où il lui prendrait fantaisie de pénétrer en Suisse par un col glaciaire de plus de 3100 mètres de hauteur, où ne passent que les plus hardis contrebandiers. L'air résolu de ces militaires fait plaisir à voir; mais leurs femmes se lamentent. Quand les reverront-elles ? Elles demeureront seules avec les vieillards et les enfants, puisque les jeunes hommes vont être mobilisés à leur tour. Déjà les hôtels se sont vidés. Deux étrangers, riches à millions, qui n'ont pas encore pu se procurer une voiture, achèvent d'affoler la population en prédisant les pires désastres. Aussi la journée s'achève-t-elle dans un morne effarement et l'on ne voit, en guise de feux de joie, que les petites flammes rouges ou vertes d'allumettes lancées en l'air par des gamins qui ont voulu marquer tout de même la date de notre fête nationale.

Le lendemain est un dimanche. A toute volée, les cloches carillonnent la grand'messe. L'office terminé, une procession digne du pinceau de Ritz fait en grande pompe le tour de l'église, et rien n'est plus coloré, au milieu des hommes, que la théorie des villageoises dans leurs costumes de fête, fichus et tabliers bariolés sur les robes brunes. Quelques-unes portent, du menton à la pointe de la chaussure, une bande blanche d'un pied de largeur, indiquant qu'elles ont perdu l'un de leurs proches. Cette bande s'enroule à mesure que s'éloigne le deuil. On voit ainsi des rouleaux à demi-dépliés, d'autres fermés tout à fait.

Tout le monde rentre à l'église pour assister à la bénédiction du mariage d'un jeune couple; puis, devant le porche s'assemble la foule pour entendre la lecture des informations officielles. D'un grand pli jaune, l'huissier municipal tire des papiers qu'il se met à lire d'une voix nette, au milieu d'un silence saisissant. C'est l'ordre de mobilisation générale. Les soldats de l'élite et de la landwehr, équipés et armés dans toutes les règles, descendront au chef-lieu lundi et mardi. Parmi eux se trouve le marié de tout à l'heure. Mercredi, à une heure du matin, devant la grande fontaine, les mulets de plus de trois ans devront être amenés par les propriétaires dont l'huissier dit les noms, pour être conduits dans la journée au chef-lieu. Ici le calme est troublé par les sanglots des femmes. Mais ce moment de défaillance ne dure pas. Elles aussi, les braves montagnardes, sauront se montrer patriotes. Nous entendons l'une d'elles dire aux siens : « Faudra télégraphier à Pierre, qu'il revienne tout de suite de Paris pour rejoindre sa batterie ! »

Et les spectateurs de ces scènes descendent dans la vallée, douloureusement impressionnés, et ne comprenant pas que des peuples qui se piquent d'être au nombre des plus civilisés, des peuples soi-disant chrétiens, puissent à la fois s'entre-tuer et prêcher aux petits noirs ou aux petits jaunes la parole de l'Évangile : « Aimez-vous les uns les autres. »

V. F.

Onna domeindé ein mariadzo. — On valet que s'étâi boutâ ein tita dè sè mariâ, s'ein va tsi l'assesseu, qu'avâi grossa courtenâ et duè felhiès.

— Bondzo, assesseu.

— Adiu, m'n'ami, qui dis-tou dè bon ?

— Holâ, vouaiquî; voudrè vo dire oquî.

— Et quiet ?

— Yé einviâ dè mè mariâ et vigno vo demandâ sè vo volliâi me bailli iena dè voutrè felhiès ?

— Hô! vouaiquî! Ne dio pas na; l'es on bon soudzet, l'es dè bouna maison... quiè oi, ye vu bin, mâ la quinna vâo-tou, la Lizette âo bin là Marienne ?

— Oh! ne mè tsau pas la quinne, mè foto atant de l'èna què dè l'autro.